

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

D'Echo en Echo  
Ciné-Club

Supplément aux *Echos de Saint-Maurice*, 1972, tome 68b, p. 61-63

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

## **Ciné-Club**

Le Ciné-Club a continué son activité au début de cette année scolaire, conformément à la formule adoptée durant l'année 1971-1972, c'est-à-dire les projections habituelles, complétées d'une ou deux séances extraordinaires.

Voici une brève chronique des films projetés durant le premier trimestre :

### Le 28 septembre 1972 : « **West Side Story** » de **Robert Wise**

Une ville, New York ; un quartier ou île close, Manhattan ; et dans le creuset des races et civilisations, dans ces bas-fonds de la grande ville, une jeunesse désœuvrée se livre à ses jeux de violence. « West Side Story » nous conte l'histoire très simple d'une jeunesse qui s'affronte, l'opposition de deux clans : les Jets et les Portoricains. C'est l'histoire aussi d'un amour impossible qui se lie malgré les haines et rivalités des deux races ; l'histoire d'un amour tragique — entre Tony et Maria — qui défie la misère, la violence, la haine dont ils seront pourtant victimes.

Ce motif, très banal en soi, le Roméo et Juliette du XXe siècle. Robert Wise et Jérôme Robbins le traitent avec beaucoup de talent et de sensibilité. En faisant alterner les images de violence et les images de tendresse, ils nous montrent les deux aspects de cette jeunesse rejetée.

A Jérôme Robbins, chorégraphe, revient sans doute le mérite des meilleures scènes du film : scènes dans le quartier clos de New York où éclate toute la haine contenue dans chacun de ces adolescents. A ces images de violence — extrêmement bien exprimées par les mouvements saccadés des danseurs — s'opposent des images pleines de tendresse et d'ingénuité où deux êtres nouveaux apprennent à se connaître. Cette tendresse est l'autre aspect, caché mais bien réel, de cette jeunesse orpheline, car, au fond d'elle-même, elle a besoin de cette tendresse, même si elle use de violence pour sa défense dans une société qui l'opprime.

Cette opposition n'est pas toujours très réussie — aux mouvements rythmés et cadencés des danseurs succède souvent l'immobilité des deux amants figés par le coup de foudre. Cependant l'alternance de ces images, qui se précipite au fur et à mesure de l'évolution, laisse présager la fin tragique qui éclate dans la dernière scène.

Histoire naïve, sentimentale, mélodramatique, diront certains. Histoire qui ne touche plus notre sensibilité. Peut-être, la simplification, due au drame lyrique, peut donner cette impression.

Le 13 octobre 1972 : « **La Notte** » d'**Antonioni**

« La Notte » est un film fait « avec le ventre », comme le dit Antonioni, un film qui satisfait un besoin viscéral, nécessaire, d'expression.

Avec « La Notte », le réalisateur nous introduit dans l'univers de Kafka, de Proust et du roman moderne. Nous sommes plongés dans une atmosphère triste, austère qui nous parle de « l'activité mentale » de quelques personnages.

Un couple se déchire sans raison apparente, se heurte à des murs invisibles entre lesquels règne une atmosphère lourde, pesante. Pourquoi Lydia et Giovanni ne s'entendent-ils plus ? C'est la longue reconstitution des causes intérieures, psychiques qui séparent ces deux « anti-héros » que retrace Antonioni.

Pendant une nuit, il fait revivre à ses deux personnages toute leur existence intellectuelle dans laquelle une parole lâchée pour essayer d'expliquer, de justifier, est une parole de trop, une parole qui embrouille et détruit définitivement tout sentiment.

Le 26 octobre 1972 : « **Roméo et Juliette** » de **Franco Zeffirelli**

La version de Franco Zeffirelli de Roméo et Juliette a trouvé une profonde résonance auprès du public. De fait, la première réaction en face de ce film est une muette admiration. Admiration devant la parfaite beauté de toutes les scènes et la fraîcheur qui s'exprime à travers les deux acteurs principaux.

Ce film éblouit par ses images parfaitement construites. Ainsi, la séquence du bal dans la maison des Capulet est un chef-d'œuvre de mise en scène, au même titre que *Le réveil des deux enfants*.

Peut-être la trop grande importance que Zeffirelli accorde à chaque image estompe-t-elle l'action au profit du décor. Ainsi ce n'est pas la succession des images qui fait naître la tension tragique, mais plutôt des éléments extérieurs : ce sont les paroles que Roméo prononce en entendant une cloche qui annonce le destin fatal. Le cinéma, de plus,

permet une plus grande ouverture et le déroulement tragique s'en trouve relâché. Ainsi la scène de la mort de Roméo et Juliette est-elle amenée trop rapidement pour ne pas paraître mélodramatique. Mais si révolution tragique est mal accentuée, le côté bouffon de l'œuvre de Shakespeare est admirablement mis en valeur par la caméra — la scène de la nourrice sur la place publique —, et surtout par le personnage de Hératio.

Un beau poème d'images, un Shakespeare bouffon que l'on retrouve, et la fraîcheur de cette rencontre dans l'amour, voilà ce que Zeffirelli nous offre.

### Le 9 novembre 1972 : « **Metropolis** » de **Fritz Lang**

Metropolis est une cité gratte-ciel de l'an 2000. Pendant que la race des seigneurs se livre à de fastueuses orgies dans les jardins paradisiaques de surface, la race des esclaves — ressemblant plus à des bêtes dressées qu'à des hommes — vit et travaille dans des souterrains. A la suite d'une révolte, favorisée par les savants et directeurs, elle détruit les machines et ses propres habitations. Elle sera pourtant sauvée par deux êtres encore capables d'amour.

A travers ce film, dont l'histoire n'a plus grand intérêt aujourd'hui, nous découvrons tout un monde, celui de l'expressionnisme allemand. Ainsi ce n'est pas tellement le sujet qui importe, mais bien plus la manière dont il est traité. Avec Metropolis, nous pénétrons pleinement dans ce langage significatif et métaphorique qu'est l'expressionnisme. Le metteur en scène ne vise pas la réalité, mais il utilise le réel pour ce qu'il a de signifiant. Chaque image sera donc extrêmement bien construite, chaque plan sera allusif. Ainsi le squelette qui joue de la flûte dans la cathédrale fait allusion à la victoire (sans issue pourtant) que les ouvriers sont en train de fêter dans les sous-sols. De même le clair-obscur n'est pas seulement un moyen pour exprimer la peur, mais le jeu d'ombre et de lumière fait aussi allusion au bien et au mal qui s'opposent sans cesse dans le monde — la scène dans la grotte est très significative à ce sujet.

Malgré un scénario peu intéressant, Fritz Lang a réussi à faire un film de valeur grâce à une maîtrise parfaite de la mise en scène et des moyens filmiques à sa disposition.